



# Ediciones Ariel, S. A.

Acero y Energía (Revista Tecnológico Industrial)

Revista Ibérica de Endocrinología

El Trabajo Nacional (Revista de Economía)

Revista de Industria Farmacéutica

Oficinas y Talleres:  
Berlín, 46-50  
Teléfono 250 01 00

DIRECCION TELEGRAFICA:  
A R I E L

*Barcelona (15).* 26 septembre 1963

M. Bernard Lesfargues

Cher ami:

J'ai reçu votre lettre de l'onze de ce mois et avant-hier la revue VIDA NOVA. L'article de Lluís Capdevila est tel que vous me le décriviez dans votre lettre; il faut lui rester reconnaissant des éloges qui nous décerne, à vous et à moi, mais ces pages toutes remplies de noms (il n'y manquerait que l'adresse et le téléphone de chacun) sont vraiment illisibles.

Je calcule que Lluís Capdevila approche des quatre-vingts ans, ce qui expliquerait le style radotant de son article. Ce qui doit nous rendre, à vous et à moi, très indulgents vis-à-vis de lui. Si vous le voyez (j'imagine que ce serait par hasard) dites-lui que je lui reste très reconnaissant.

Nous attendons vos Siuranencas. Il nous en frudra deux exemplaires, un pour nous, autre pour le brave Genero. Vous exprimez votre mélancolie de poète: "Sans cette publication, Messatges, nul ne croirait plus que je suis poète". Être poète aura été sans doute en toutes époques une chose rare, difficile, puisque les gens ne comprennent pas que quelqu'un de leur connaissance puisse être cela, un poète. On arrive à comprendre que quelqu'un fasse des romans, mais que quelqu'un fasse des vers surpasse la compréhension de la plupart des gens. Des vers qui ne soient pas humoristiques, bien entendu. Or, la personne physique du poète doit vivre parmi les gens, doit gagner sa vie etc. Tout poète doit être poète d'incognito. À moins qu'il ne soit très riche et puisse mener, dans un château entouré d'un grand parc, une "vie de poète". Ce n'est pas, hélas, votre cas. Ni le mien; car si je ne suis plus poète, je l'ai été dans ma "jeunesse folle". De tout cela dérive que tout poète, tout vrai poète, s'il n'est pas très riche, vit scindé en deux comme un squizofrène, devant cacher une de ses deux personnalités -la plus vraie- sous le masque de l'autre, la quotidienne qui lui sert pour gagner sa vie et faire comme tout le monde. Et il arrive parfois que le poète se demande à lui-même: à quoi bon être poète? Car l'indifférence du public est cruelle pour la poésie. Peut-être toute la faute n'est pas au public; peut-être le public a été en fin de compte découragé à cause des quantités fabuleuses de poésie illisible qu'on lui a infligé pendant ces derniers cinquante ans.

Màrius Torres a eu le bonheur paradoxal de vivre malade et inédit. La maladie lui a procuré des avantages pareils à ceux de la richesse; il n'a eu pas de château, mais un sanatorium entouré d'un parc, où il a

vécu bien loin des "peuples furieux", ~~et~~ des tribus d'apothicaires et d'~~et~~ épiciers qui, alliées à celles des notaires, dominent de fait ce pauvre monde. Et le fait de vivre et mourir inédit lui a épargné cette épreuve cruelle de l'indifférence du public.

Mais je ne vous désire nullement une phtysie! Soyez toujours, comme vos enfants, "resplendissant de santé". La santé est un don des dieux. Le pauvre Marius aurait changé immédiatement, si le change eût été possible, son don de poésie pour la santé; le fait est très certain.

Puisque je vous ai parlé de Marius, je ne sais pas si je vous ai dit que la quatrième édition de son oeuvre a été retenue à la censure jusqu'à maintenant. Maintenant on nous dit que peut être l'autorisation viendra juste à temps pour que l'édition paraisse à la veille de Noël.

Je dois vous dire aussi qu'il faudra ajourner à nouveau ma conférence. Le procès, qui sommeillait, s'est réveillé de la façon la plus inattendue dans ces derniers jours à cause d'un nouvel écrit du "fiscal" (procureur public). Il laisse choir sa première accusation ("injures à la police") et en formule une de nouvelle et bien plus grave dans un Etat totalitaire: "propagande illégale". Malgré mon flamant passeport, je ne peux pas sortir à l'étranger dans ces conditions. J'ai dû donner un gage pour la "fiance" de 10,000 pèsètes: le gage est, naturellement... l'Encyclopédie Espasa, que nous avons hérité de mon beau-père à la mort de celui-ci. Tout cela, qui est assez grotesque, est cependant embêtant.

Voilà toutes nos nouvelles. Un peu mornes. Mais cet après-midi nous nous en allons à Siurana, y passer une semaine avec la permission du juge d'instruction. Là-haut on oublie tout. Mais on s'y souvient de vous.

Donnez nos meilleurs souvenirs à Auziàs.

Avec toute l'affection de votre

Joaquín Salas